Rapport sur la question officielle lu à la séance annuelle de la Société jurassienne d'émulation le 30 septembre 1879

Autor(en): **Schnider, C.-L.**

Objekttyp: **Appendix**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1879)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

APPENDICE.

RAPPORT

SUR LA QUESTION OFFICIELLE

lu à la séance annuelle de la Société jurassienne d'émulation

le 30 septembre 1879

La Section de Neuveville m'ayant fait l'honneur de me désigner comme rapporteur dans la question concernant l'introduction de nouvelles industries dans le Jura, j'ai dû accepter ce mandat, malgré le sentiment de mon insuffisance à bien des égards et malgré le peu de temps dont je disposais pour étudier d'une manière quelque peu approfondie un thème aussi complexe et d'un aussi grand intérêt d'utilité publique. Je m'efforcerai néanmoins après avoir brièvement résumé les rapports reçus des diverses sections, de traiter ce sujet à un point de vue pratique, évitant les longues dissertations auxquelles il est trop facile en pareil cas de se laisser entraîner.

Question. — *Quelles sont les industries auxiliaires à introduire dans le Jura pour venir en aide aux industries en souffrance?*

A cette question ont répondu les sections de Moutier, St-Imier, Porrentruy et Bienne, par des rapports plus ou moins circonstanciés, dont voici le résumé.

Moutier. — Le rapport de Moutier s'occupe des points suivants :

1° Le besoin d'une nouvelle industrie se fait-il sentir ?

2° Les hommes capables de la fonder se trouveront-ils ?

3° Le capital nécessaire est-il disponible ?

4° Les matières premières nécessaires à cette industrie, peuvent-elles être livrées sur place à un prix abordable, permettant à l'industriel de réaliser un bénéfice, vu la concurrence de fabriques étrangères.

5° Pourra-t-on trouver et occuper d'une manière durable les ouvriers nécessaires et leur assurer un salaire aussi élevé et plus élevé si possible qu'aux ouvriers travaillant à d'autres branches d'industrie.

Après discussion de ces 5 points, le rapport pose les conclusions suivantes adoptées par la Section :

1° Le besoin absolu d'une nouvelle industrie ne se fait pas encore sentir.

2° Les hommes capables d'établir de nouvelles industries manquent pour le moment chez nous.

3° Il faut plutôt perfectionner l'industrie du pays, principalement l'horlogerie et l'agriculture.

4° La Section trouve l'introduction de nouvelles petites industries désirables pour le petit agriculteur et le journalier, et propose la serrurerie, la fabrication d'outils agricoles, d'outillage d'horlogerie et la vannerie.

St-Imier. — M. le rapporteur de la Section de St-Imier abandonne l'idée de nouvelles industries à introduire et s'occupe exclusivement de l'horlogerie, admettant que ce sera toujours l'industrie par excellence du Jura et que pour lui rendre sa prospérité, il faudrait principalement une transformation de la vie morale, des apprentissages plus sérieux, et si possible ajouter à la fabrication des montres, celle des outils employés dans cette fabrication, et qui en bonne partie sont tirés de France ou d'Allemagne.

Porrentruy. — M. le rapporteur de la Section de Porrentruy après avoir examiné les causes du mal dont nous souffrons, en conclut que ce n'est peut-être pas le travail qui manque chez nous, mais que le désir d'un gain

plus facile et plus commode, et les habitudes d'un luxe impossible à toujours satisfaire, ont causé la ruine de plus d'une famille autrefois prospère.

Pour remédier à la crise, il propose la fabrication de *jouets d'enfants* qui fournit aux ouvriers et ouvrières du travail chez eux et non à la fabrique ; — l'extension à donner à la poterie, à la fabrication de vitraux peints et de meubles précieux, en s'inspirant de ce qui autrefois se pratiquait en Suisse aussi bien qu'à l'étranger, savoir : *l'art dans l'industrie.* — Il trouve que le Suisse, homme *positif*, avant tout, néglige trop en lui l'artiste, et que les arts réveillés et remis en vogue seraient une ressource et peut-être un puissant levier de l'industrie dans notre Jura, lui permettant de retenir à son profit une bonne part des 360 millions de francs de produits artistiques que la France livre annuellement au commerce.

Bienne. — Les points que M. le rapporteur de Bienne voudrait voir examiner sont les suivants :

1° Que faire pour ranimer les industries existantes, mais plus ou moins languissantes.

2° Pour faire renaître d'anciennes industries disparues.

3° Pour en créer de nouvelles susceptibles de réussir — et il propose à cet effet de réunir une commission de délégués des sections pour étudier la question de l'*Industrie dans le Jura.* Il fait ensuite un résumé des discussions qui ont eu lieu dans le sein de la Section de Bienne et des rapports lus, ayant trait à la question qui nous occupe, comme : Rapports entre l'instruction et l'industrie. Ecoles professionnelles et écoles d'horlogerie. Construction de maisons d'ouvriers. Sociétés de consommation, société de secours. Création d'une chambre de commerce — et relève plusieurs points qui suivant lui, demanderaient à être traités par la commission dont il désire la nomination.

Je ne me propose pas de discuter les conclusions de ces divers rapports, ni les propositions qui en dérivent, mais

e passe à la question elle-même en la traitant à mon point de vue personnel, tout en utilisant de ces rapports ce qui s'accorde avec ma manière de l'envisager.

Avant de nous occuper plus particulièrement des remèdes à apporter au mal, examinons les causes qui l'ont produit afin d'en connaître toute l'intensité. — Pourquoi est-il advenu qu'après une suite d'années d'un développement inoui dans tous les domaines, d'une prospérité matérielle sans exemple, nous sommes retombés, et cela dans le monde entier, dans une période de stagnation des affaires, de malaise et de gêne qui dure depuis plusieurs années, et durera encore jusqu'à ce que les causes qui ont amené cet état de choses aient complètement disparu.

Il y a dans le monde des lois naturelles, qui ne sont pas inscrites, il est vrai, dans les codes des nations, mais par cela même n'en ont que plus de valeur, car quand on les élude ou qu'on les ignore, elles se chargent elles-mêmes par la force des choses ou les désastres qui surviennent, de rappeler à l'homme qu'il ne vit pas seulement pour accumuler et s'enrichir, et que si le développement moral ne marche pas de pair avec le développement matériel, la civilisation la plus avancée est un spectacle à grands décors, n'ayant que l'apparence et destiné à voiler bien des vices et bien des turpitudes.

Or, malgré toute l'admiration qu'inspirent les immenses progrès réalisés depuis 20 ans, il faut avouer qu'ils ont cependant péché par excès et qu'une partie du bien qui en serait résulté en les répartissant sur une série double ou triple d'années, a par la rapidité de leur application, dégénéré en mal au grand détriment du bien-être général.

Est-ce une raison pour maudire la science, l'esprit de recherche, l'audace d'entreprises qui nous étonnent? Non, loin de là, mais c'est une leçon, et sa morale, dont nous devons profiter est : qu'il faut éviter tout ce qui est factice, superficiel, superflu, comme tous les efforts faits

dans le seul but de satisfaire l'orgueil de quelques uns au détriment du bien général.

Après avoir autrefois peut-être trop admiré le passé « le bon vieux temps » qui laissait cependant beaucoup à désirer, nous tombons dans l'excès contraire. Sachons conserver ou plus tôt ressaisir du bon vieux temps, ce qui lui donnait sa valeur, à savoir ses qualités morales, sa droiture, sa probité, son esprit d'ordre, son respect des lois et de l'autorité établie, sa simplicité et sa frugalité, et nous verrons aux jours mauvais succéder de meilleurs jours.

La situation de la Suisse au point de vue du commerce et de l'industrie est si exceptionnelle que les points de comparaison nous manquent et qu'il nous est difficile de profiter d'expériences faites à cet égard chez nos voisins. La nature du pays, ses montagnes et la rudesse de son climat ne permettant pas à l'agriculture de devenir une de ses principales ressources, sa population relativement dense fut de tout temps obligée de s'adresser à l'industrie pour se procurer des moyens d'existence.

Une des industries qui sans contredit a le plus contribué à la prospérité de notre pays est certainement la fabrication des montres, qui commencée dans le canton de Neuchâtel s'est peu à peu introduite dans notre Jura bernois et a fini par devenir l'industrie la plus florissante de la Suisse. Je ne veux pas m'arrêter aux causes qui ont compromis son développement, elles sont connues de chacun, mais par contre il sera utile d'examiner la position actuelle de l'horlogerie en la comparant aux autres industries existantes ou qu'on se proposerait d'introduire dans notre contrée.

Plusieurs rapports ont émis l'opinion que l'horlogerie est et restera toujours la principale industrie du Jura et qu'à ses côtés aucune autre grande industrie ne pourra prospérer. Je suis d'accord avec cette manière de voir.

Si l'horloger, soit patron soit ouvrier, qui a connu les

heureux temps où le gain n'avait pas de limites, s'habitue difficilement aux prix d'aujourd'hui et a dû se restreindre en équilibrant les dépenses avec les recettes, c'est qu'en effet il gagne beaucoup moins qu'autrefois. — S'il est appelé à émettre son opinion sur l'état actuel, le tableau ne sera pas flatteur ; mais ce tableau ne sera pas juste non plus, car ce n'est pas le présent et un passé vieux de 10 ans et plus qu'il faut mettre en parallèle, mais bien les gains que procure aujourd'hui l'industrie horlogère, et ceux provenant de toute autre industrie ; or, il est certain que maintenant encore, un ouvrier horloger gagne en moins de temps et avec moins de fatigue, plus que dans n'importe quel métier. — La conclusion à tirer de ces faits serait donc que dans les centres d'horlogerie, où depuis un grand nombre d'années la population toute entière s'est exclusivement occupée de cette fabrication, il n'y a pas lieu de chercher des ressources nouvelles en y important des industries ne permettant pas au simple ouvrier de gagner davantage et même autant qu'avec l'horlogerie. Il suffira pour ramener la prospérité dans cette branche si importante de notre travail national, de continuer ce qui a été fait ces dernières années depuis l'exposition de Philadelphie.

Que les bons fabricants, dignes de ce nom, ne se lassent pas d'améliorer la montre dans toutes ses parties en tenant compte des progrès de la technique, des arts et des sciences, qu'ils ne laissent sortir de leurs ateliers que des montres marchant réellement et pouvant rendre des services à ceux qui les achètent, et l'on verra qu'en y mettant tout son courage et toutes ses forces, la concurrence étrangère pourra être sinon détruite, du moins réduite à de justes proportions.

Il faut pour cela principalement lors des apprentissages éloigner tous les éléments impropres à donner plus tard de bons ouvriers ; il faudra apprendre avec le désir de connaître à fond son métier, et non dans le but de gagner

dès l'âge de 15 ou 16 ans un argent employé le plus souvent au détriment de la moralité et de la santé. — Il faut que l'ouvrier horloger au lieu de regretter les temps passés, dont il n'a pas su profiter en épargnant quand il pouvait le faire, envisage la crise comme un juste châtiment de sa légèreté, et qu'il s'estime heureux d'être mieux rémunéré d'un travail peu pénible, que ceux qui, avec la fatigue du corps, sont soumis encore à toutes les intempéries des saisons.

Il faut que de bonnes écoles d'horlogerie forment les futurs chefs d'établissements non-seulement dans la pratique mais aussi dans la théorie de leur art. — Il faut que les montres de prix soient véritablement du travail soigné, supportant la comparaison avec les meilleurs produits étrangers ; car ce sera toujours le travail rémunérateur par excellence, où le bénéfice sera le plus grand et qui maintiendra dans le commerce la renommée du Jura. — Mais comme tous ceux qui ont besoin d'une montre ne peuvent pas s'en payer d'aussi chères, et que cette clientèle-là est la plus nombreuse, donc la plus importante, la montre à bas prix continuera à dominer et j'estime que c'est là principalement le champ d'activité réservé au Jura sur le marché du monde entier. — Malgré tout ce qui a été dit de la fabrique américaine, il est reconnu maintenant que cette concurrence sans être à dédaigner, n'est cependant pas aussi dangereuse qu'on l'a cru, par la raison que l'ouvrier américain est trop cher, et que même les machines les plus perfectionnées auront toujours besoin du secours de l'ouvrier.

Bien des personnes soutiennent que pour relever les prix des montres il faut fabriquer *moins* et *mieux*. Je ne crois pas que là soit le remède, s'il faut éviter de jeter sur le marché un nombre trop grand de produits fabriqués qui ne s'écoulent pas, on ne peut pas non plus retourner en arrière, et l'habitude d'obtenir des montres à bas prix étant maintenant irrévocablement prise, il faut marcher

avec le temps et s'efforcer de faire *bien* quoique à *bon marché*. — Beaucoup de fabricants y sont parvenus ; qu'ils persévèrent dans cette voie ; quand l'étranger reconnaîtra et avouera l'impossibilité de fabriquer aussi bien et à des prix aussi avantageux que nous, la concurrence tombera d'elle-même.

L'expérience dans d'autres domaines a suffisamment prouvé que quand un article d'une utilité générale permet à son fabricant ou inventeur de réaliser de beaux bénéfices, le désir d'en faire de même engage au même moment des esprits entreprenants à se jeter sur une spécialité identique, et d'un jour à l'autre on voit la prospérité de tous ces établissements compromise au plus haut degré. — Il en serait de même avec l'horlogerie, si par impossible les prix remontaient aux taux d'autrefois ; alors il serait facile à l'Amérique de rétablir une concurrence fâcheuse, impossible dans les conditions actuelles.

Il résulterait de l'énoncé ci-dessus, que pour certaines parties du Jura l'introduction de nouvelles industries n'est ni utile ni nécessaire ; mais il ne faut pas être exclusif, et par là j'entends seulement des industries très-répandues, fournissant de l'occupation à toute une population. Il est certain que je saluerai toujours avec bonheur tous les essais se faisant dans le but soit d'utiliser les produits naturels du pays, soit de procurer aux bras qui sont sans ouvrage, un travail rémunérateur. Mais ces industries-là ne se créent pas par décret ou par décision d'une assemblée délibérante, fût-elle composée des meilleurs citoyens du pays ; ces industries pour réussir, pour prospérer, doivent éclore naturellement, soit qu'elles répondent aux besoins et aux aptitudes d'une population, soit qu'elles s'alimentent par les produits du sol, ou les richesses cachées qu'il contient.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici est peu applicable à la contrée riveraine du lac de Bienne, dont la population formant le lien entre l'agriculture et l'industrie, vit dans

des conditions toutes spéciales. — Le travail de la vigne nécessitant à certaines époques fixes l'emploi de tous les bras libres et même d'étrangers, tandis que dans d'autres moments les vignerons sont presque sans travail, une petite industrie ne demandant un apprentissage ni long ni coûteux leur rendrait de grands services.

Autrefois tous les vignerons confectionnaient eux-mêmes les corbeilles à terre, les hottes, les paniers à porter le fumier qui sont d'un emploi constant dans leurs travaux, ce n'est plus maintenant que l'exception, cependant il serait facile de former un petit noyau de jeunes gens de bonne volonté auxquels on apprendrait non-seulement cette toute grossière vannerie, mais aussi la fabrication de paniers plus fins et plus élégants. Ce qui a manqué jusqu'ici c'est la matière première : les osiers, dont la Suisse tire pour plusieurs centaines de mille francs de l'étranger, et dont la culture est à conseiller dans tous les terrains mis à sec par l'abaissement des eaux du lac. — Il sera toujours difficile de trouver pour l'agriculteur une petite industrie accessoire pouvant s'exercer de temps en temps seulement, sans suite et d'une manière irrégulière, et certainement la vannerie remplirait le but mieux que tout autre travail. — La fabrication des chapeaux de paille occupe encore à Nods quelques personnes, mais il leur est difficile de concourir avec les fabriques, d'ailleurs ce ne serait jamais que du travail pour les femmes et celles de nos vignerons ne manquent pas d'occupations.

D'un autre côté, si quelques individus sont sans ouvrage, il faut croire que la pénurie de travail permettant un gain honnête n'est pas si grande qu'on veut le dire, puisque très-souvent il est bien difficile de trouver des ouvriers pour l'exécution de travaux comme sciage et bûchage de bois, pour aider l'agriculteur à rentrer ses foins et autres récoltes, etc.

Ce dont souffre en général notre population, c'est d'une maladie qui s'étend à la Suisse toute entière, et qu'on re-

trouve chez l'artisan comme chez l'ouvrier, comme chez l'agriculteur. Soyons francs et avouons que la légèreté, l'amour des plaisirs qui fait négliger le travail et principalement la facilité avec laquelle on se laisse aller à boire immodérément, est une des grandes raisons de la crise actuelle. Autant un verre de vin pris après le travail ou pendant les repas est salutaire à la santé, autant il est nuisible pris avec excès, et chez nous c'est l'excès qui domine.

Quand un artisan, après quelques années de conduite et de travail, s'est formé une petite clientèle et arrive à occuper un ou deux ouvriers, ne le voit-on pas dans des cas trop nombreux, négliger l'atelier et au lieu de se dire qu'avec des ouvriers sa présence y est d'autant plus nécessaire, croire être arrivé au but, passer la plus grande partie des journées derrière la table d'auberge et y contracter de déplorables habitudes. Ce qui en résulte, c'est l'abaissement du sens moral, la fréquence des faillites qui ne sont plus envisagées comme une tache, et de là le peu de sécurité des affaires et les risques à courir pour chacun.

Depuis l'exposition de Paris bien des propositions ont été faites concernant l'introduction de nouvelles industries ; il sera peut-être possible d'obtenir de bons résultats avec l'une ou l'autre de ces nouveautés comme : fabrique de lingerie, corsets, gants, grossières dentelles au fuseau, parapluies, etc., fabrication de fine vannerie, de brosses, de pipes, de meubles de prix, etc., tout cela est bien bon mais ce ne sont pas des industries accessoires pouvant nous être utiles ; pour les mener à bien il faut s'en occuper exclusivement et en partie former des ouvriers qui soient de véritables artistes.

Quand une nouvelle industrie de ce genre, pourra avec profit être introduite chez nous, non-seulement les capitaux nécessaires se trouveront ; ils sont si faciles à réunir même pour les affaires les plus véreuses ! mais les hommes

aussi ne feront pas défaut, et si, contrairement à mon attente, ils faisaient pourtant défaut comme on l'a soutenu, ce serait un triste témoignage rendu à notre civilisation, et notamment aux efforts et aux sacrifices faits pour améliorer chez nous l'instruction à tous les degrés !

Mais avant de mettre trop de poids à ces *moyens extérieurs* qui réclameront toujours de grands sacrifices de temps, d'argent et d'énergie, je tiens plutôt à appeler l'attention des hommes de bonne volonté sur les métiers et la petite industrie, car là est le mal et c'est là aussi qu'en améliorant il faut chercher la guérison.—Il ne sert à rien de terminer une construction ou de créer des annexes quand les fondements eux-mêmes ne sont pas solides, et c'est la solidité qui manque aux fondements de la petite industrie et des métiers. — Il y a trop peu de jeunes gens bien doués qui s'y vouent, et l'orgueil souvent est la cause de ce fâcheux état de choses. Des parents n'admettent pas qu'un fils montrant d'heureuses dispositions devienne un artisan, ils en font plus volontiers un commis ou un employé d'un bureau quelconque, et pourtant il y a certainement dans la position d'un menuisier soigneux, d'un habile charpentier, d'un serrurier industrieux quelque chose de plus relevé que dans celle d'un simple commis ou d'un copiste. — Il faut donc remettre en honneur ces métiers dont autrefois on était fier, et qui encore maintenant honorent l'homme et lui procurent une heureuse aisance ; mais pour faire un bon patron il faut un bon apprentissage et les connaissances multiples acquises à l'école ne nuiront jamais. — Une branche qui s'y trouve trop négligée c'est la pratique du dessin. Que d'artisans souffrent de cette lacune dans notre éducation : quelques traits de dessin s'il en avait un peu l'habitude rappelleraient à sa mémoire des choses utiles vues puis oubliées ; au lieu de travailler à tâtons en employant mal à propos la matière première, perdue désormais, il pour-

rait fixer sur le papier ses idées, les examiner, les modifier et ne se mettre à l'exécution qu'après avoir tout bien combiné. Cette lacune, j'espère qu'elle se comblera et qu'on trouvera enfin la méthode pratique pour enseigner dans toutes nos écoles cette branche si utile, mais si négligée jusqu'ici.

Je crois à l'avenir de la petite industrie, ou plutôt de l'industrie travaillant avec des capitaux limités, dans des usines de peu d'importance, parce que les moteurs et les machines étant mises maintenant à la portée même du plus petit, il n'y a rien qui l'empêche de tenir tête dans certaines branches au plus grand industriel. Les frais généraux sont d'ailleurs si considérables dans ces grandes industries, que souvent tout le bénéfice y passe ; cela n'a pas lieu chez le petit industriel.

Il me reste un dernier point à traiter que j'envisage comme d'une importance toute particulière pour notre industrie actuelle ; c'est celui de l'appui que trouvent dans la population d'un pays ceux qui n'ont pas craint de vouer leur temps et de risquer leur argent dans la poursuite d'un but industriel quelconque ; or, il faut avouer qu'en Suisse, sous ce rapport là, nous laissons beaucoup à désirer.

Notre industrie toute entière s'alimente seulement par l'introduction à grands frais du combustible et des matières premières que nous travaillons, et dont la nature a complètement privé notre pays.

Que de millions dépensés annuellement et disparus à tout jamais, pour nous fournir la houille nécessaire aux services de nos bateaux à vapeur, de nos chemins de fer, pour alimenter nos nombreux moteurs, nos forges, nos usines à gaz. Combien pour nous procurer le fer, l'acier, le cuivre, le plomb, l'argent et l'or que nous travaillons en vue d'une exportation rémunératrice. Ne possédant pas ces métaux en grandes quantités, et la houille n'étant

pas encore découverte, la force des circonstances nous oblige à ces dépenses qui ne peuvent être évitées. Mais quand il s'agit de matériaux lourds et encombrants, qui sont un produit de notre sol, ou que des usines bien établies travaillent et livrent à d'aussi bonnes conditions que l'étranger, on a bien tort d'abandonner ces industries pour utiliser les produits du dehors. C'est pourtant ce qui se pratique, et sur une grande échelle, pour les *fers*, la *verrerie*, les *tuiles* et le *ciment*. Je connais particulièrement plusieurs tuileries et briqueteries munies des machines les plus perfectionnées, dont la marchandise ne laisse rien à désirer, qui ne peuvent écouler leurs produits, tandis que des centaines de wagons nous amènent ces tuiles de France. Il en est de même des ciments ; espérons que les deux nouvelles usines créées récemment dans le canton de Neuchâtel contribueront avec les anciennes fabriques à améliorer ces produits, en vue d'attirer peu à peu à eux tout le trafic.

C'est aux architectes et aux ingénieurs à réagir en premier contre cet engouement fâcheux et inexplicable, et avant de préconiser de nouvelles industries, soutenir celles qui existent et qui s'en montrent dignes.

Les usines métallurgiques du Jura, sauf Choindez, souffrent toutes tellement de la concurrence étrangère, et peuvent si peu lutter qu'on les voit se fermer l'une après l'autre, au grand détriment de populations que cette industrie faisait vivre. C'est fâcheux vu la qualité des fers du Jura, mais c'était inévitable, et je m'abstiens de discuter ce qui pourrait être fait pour ramener la prospérité de ces fabriques, les intéressés ayant tout tenté sans aboutir.

Il en est de même pour la verrerie qui ne pourra bientôt plus continuer à soutenir la concurrence avec les produits belges.

Voilà le triste tableau des industries actuelles ; si on

admet l'impossibilité de les renouveler, mais si on veut absolument introduire du nouveau, choisissons la fabrication des objets que nous allons chercher à grands frais à Paris et ailleurs ; je veux parler des pendules de toute espèce et des meubles en marqueterie, genre de travail qui rentrerait dans les aptitudes de nos populations en leur créant de nouvelles ressources. La fabrication des pendules marcherait de pair avec l'horlogerie, ce serait une industrie normale, s'introduisant naturellement, et qui aurait pour cela d'autant plus de chances de réussir. La marqueterie introduirait un peu d'art dans l'industrie ; les ornements en bronze qu'elle comporte, s'allieraient parfaitement avec l'ornementation des pendules, et au lieu d'envoyer pour ces objets notre argent au dehors, l'exportation de ces produits fabriqués arriverait bientôt à un chiffre élevé.

Si l'Etat ne peut pas chez nous, à l'instar des grands pays, dépenser de fortes sommes pour venir en aide au travail et principalement pour soutenir les beaux-arts, il a cependant le devoir de favoriser l'industrie nationale soit en ce qui concerne les fournitures de ses administrations, soit en facilitant par des droits d'entrée bien entendus et cotés suffisamment bas, l'entrée des marchandises de première nécessité dont nous sommes forcément tributaires de l'étranger. — Mais si c'est le devoir de l'Etat de protéger l'industrie nationale, c'est aussi celui du public consommateur, et c'est ce que je tiendrais à lui mettre à cœur.

Un peuple est un corps constitué, c'est une famille, quand dans une famille unie, un membre souffre les autres s'en ressentent. De même si nous demandons à l'étranger ce dont nous avons besoin, en y portant notre argent, pendant que nos compatriotes sont sans travail et n'ont rien à gagner, la paix et la prospérité seront bientôt compromises, et ceux qui ont à cœur le bien-être général

souffriront de cet état de choses. — Celà est encore plus vrai pour la petite Suisse avec ses ressources restreintes que pour un grand pays, auquel la mer ouvre le chemin du monde entier. Nous devons compter les uns sur les autres dans tout et partout, et si, quand notre existence politique était menacée nous avons toujours été unis et disposés à tout sacrifier pour la patrie, pourquoi quand nous avons à combattre le combat de la vie, de tous les jours et de tous les instants, perdons-nous ce sentiment d'esprit de corps et de solidarité ? Que cet esprit se réveille en nous ; pensons premièrement à nos concitoyens lorsqu'il s'agit de nos dépenses, car leur bien-être sera le bien-être de tous. Si la misère devait augmenter chez nous, celui qui est à l'abri du besoin s'en ressentirait même aussi et ses charges en seraient augmentées. Le minime profit réalisé en achetant quelque peu meilleur marché les produits étrangers est perdu doublement en sortant l'argent du pays ; la richesse nationale diminue, et pendant ce temps son industrie périclite et tombe faute de débouchés ; les forces vives du pays restent improductives, et quand par suite la prospérité de tout un peuple aura reçu une mortelle atteinte, celui même qui se croyait le plus invulnérable dans sa fortune et dans sa position risque de voir ou lui ou ses enfants porter la peine de cet état de choses.

Tenons-nous donc tous par la main, soutenons et apprécions notre industrie, n'achetons pas à l'étranger ce que nous obtiendrons tout aussi bien et peut-être encore en meilleure qualité chez nous, et si chacun contribue ainsi pour sa part au relèvement du travail, nous supporterons plus facilement la crise qui sévit et la grande transformation que subit l'industrie.

Nous verrons bientôt que ce n'est pas dans la création de beaucoup d'industries nouvelles qu'il faut chercher

notre salut, mais simplement en améliorant et soutenant celles déjà existantes.

Que le présent soit pour nous une leçon et un encouragement à ne jamais perdre de vue le bien et le bonheur de tous, qui est aussi le nôtre.

C.-L. SCHNIDER, *ingénieur*.